



LETTRES
À VÉRA

VLADIMIR
NABOKOV

ÉDITION ÉTABLIE
PAR OLGA VORONINA ET BRIAN BOYD

fayard

Vladimir Nabokov

LETTRES À VÉRA

*Édition établie
par Olga Voronina et Brian Boyd*

*Traduit du russe et de l'anglais
par Laure Troubetzkoy*

Fayard

Liste des abréviations

Dans les en-têtes :

CPA carte postale autographe non signée

CPAS carte postale autographe signée

LA lettre autographe non signée

LAS lettre autographe signée

NA note autographe non signée

NAS note autographe signée

Dans la chronologie et l'appareil critique :

BB Brian Boyd

DN Dmitri Nabokov

EAVéN Enregistrements audio de Vera Nabokov (pour les lettres de 1932, enregistrées par BB)

ÉN Éléna Nabokova (mère de VN)

VDN Vladimir Dmitriévitch Nabokov (père de VN)

VéN Vera Nabokov

VN Vladimir Nabokov

VNA Vladimir Nabokov Archive, Henry W. and Albert A. Berg Collection, New York Public Library

VNAA Brian Boyd, *Vladimir Nabokov : Les années américaines*

VNAR Brian Boyd, *Vladimir Nabokov : Les années russes*

Chronologie

Afin de situer rapidement les lettres à Véra dans le temps, la chronologie qui suit donne seulement : 1) les dates clés de la vie de Nabokov et de celle des membres de sa proche famille ; 2) les dates de ses romans et de son autobiographie (et les titres de leurs traductions, quand ils ont une importance dans les lettres) ; et, de façon plus précise, 3) les dates auxquelles VN et Véra Slonim/VÉN ont été séparés assez longtemps pour que VN envoie à VÉN plus d'une lettre.

Les caractères italiques gras indiquent le départ de l'un des deux pour un autre lieu (ou le départ et le retour s'il s'agit d'un court déplacement) ; les caractères romains gras indiquent le retour. Une ligne est sautée avant chaque départ et après chaque retour.

- 1870 Naissance de Vladimir Dmitriévitch Nabokov (VDN).
- 1876 Naissance d'Éléna Ivanovna Roukavichnikova (ÉN).
- 1897 Mariage de VDN et ÉN.
- 23 avril 1899 **NAISSANCE DE VLADIMIR VLADIMIROVITCH NABOKOV (VN) À SAINT-PÉTERSBOURG.**
- 1900 Naissance de Sergueï Vladimirovitch Nabokov.
- 5 janvier 1902 **NAISSANCE DE VÉRA EVSEÏEVNA SLONIM (PAR LA SUITE VÉN).**
- 1903 Naissance d'Olga Vladimirovna Nabokova (par la suite ép. Chakhovskaïa, puis Petkévitch).
- 1906 Naissance d'Éléna Vladimirovna Nabokova (par la suite ép. Skouliari, puis Sikorskaïa).
- 1911 Naissance de Kirill Vladimirovitch Nabokov.
- 1917 Révolutions russes de février et d'octobre ; les Nabokov fuient en Crimée à la fin de l'année.

- avril 1919 Les Nabokov fuient en Grèce, puis à Londres (en mai).
- octobre 1919 VN entre à Cambridge (Trinity College) et Sergueï à Oxford.
- 1920 VDN s'installe avec sa femme et ses plus jeunes enfants à Berlin, qui est alors le centre de l'émigration russe et où il fonde et édite le quotidien libéral *Roul*.
- 1921 VN, qui publiait depuis 1916 sous son propre nom, prend le pseudonyme de V(ladimir) Sirine.
- 28 mars 1922 VDN est assassiné par des Russes d'extrême droite.
- juin 1922 VN termine ses études à Cambridge (Bachelor of Arts) et rejoint sa famille à Berlin.
- janvier 1923 La famille de Svetlana Siewert la force à rompre ses fiançailles avec VN.
- 8 mai 1923 VN rencontre Véra Slonim à un bal de charité de l'émigration russe à Berlin.
- mai 1923** *VN part pour Solliès-Pont (Var), dans le sud de la France, pour travailler comme ouvrier agricole.*
- vers le 18 août 1923** **VN rentre à Berlin et revoit Véra en septembre après son retour de vacances.**
- vers le 29 déc. 1923** *VN part pour Prague avec sa famille pour les aider à s'installer.*
- 27 janvier 1924** **VN revient à Berlin.**
- 12-28 août 1924** *VN rejoint sa mère à Prague et Dobřichovice (Tchécoslovaquie).*
- 15 avril 1925 MARIAGE DE VN ET VÉRA SLONIM À BERLIN.
- vers le 16 août 1925** *VN accompagne son élève Alexandre (Choura) Sack à la station balnéaire de Zoppot, sur le littoral poméranien, puis pour une randonnée pédestre à travers l'Allemagne du Sud (Freiburg et la Forêt Noire).*
- 4 septembre 1925** **VÉN rejoint VN et Choura Sack à Constance.**

**1^{er} juin-
vers le 21 juillet 1926** *VéN est envoyée dans une maison de repos en Forêt Noire allemande pour soigner sa santé (dépression, anxiété, perte de poids).*

1926 Parution du roman *Machenka*.

22-26 décembre 1926 *VN rend visite à sa famille à Prague.*

1928 Parution du roman *Korol, Dama, Valet (Roi, Dame, Valet)*.

1929 Le roman *Zachtchita Loujina (la Course du fou, la Défense Loujine)* commence à paraître en feuilleton.

12-25 mai 1930 *VN se rend à Prague pour voir sa famille et donner une lecture publique.*

1930 Parution du court roman *Sogliadataï (le Guetteur)* en feuilleton.

1931 Parution du roman *Podvig (l'Exploit)* en feuilleton.

vers le 3-20 avril 1932 *VN rend visite à sa famille à Prague.*

mai 1932 Le roman *Kaméra obskoura (Chambre obscure)* commence à paraître en feuilleton.

octobre 1932 *VN et VéN séjournent pendant deux semaines à Kolbsheim, près de Strasbourg, avec leur cousin Nicolas Nabokov et sa femme Nathalie ; VéN rentre à Berlin le 13 octobre ; VN part le 18 octobre pour Paris, qui est devenu le centre de l'émigration russe, pour faire des lectures littéraires en russe et en français, prendre des contacts et signer des contrats ; il revient par la Belgique.*

vers le 28 nov. 1932 *Retour de VN à Berlin.*

1934 Parution du roman *Otchaïanié (la Méprise)* en feuilleton.

- 10 mai 1934 **NAISSANCE DE DMITRI VLADIMIROVITCH NABOKOV (DN) À BERLIN.**
- 1935 **Le roman *Priglachénié na kazn (Invitation au supplice)* commence à paraître en feuilleton.**
- 21 janv.-29 fév. 1936 *VN se rend à Bruxelles et (le 29 janvier) à Paris pour des lectures littéraires et des contacts.***
- vers le 9-
vers le 22 juin 1936 *VéN et DN passent des vacances avec Anna Feïguina chez des cousins d'Anna à Leipzig.***
- 18 janvier 1937 *Après la nomination par Hitler de Sergueï Taboritski, l'un des assassins de VDN, au poste de directeur adjoint en charge de l'émigration russe du département des émigrés, VéN insiste pour que VN quitte l'Allemagne ; il part d'abord pour Bruxelles, puis (le 22 janvier) pour des lectures et pour préparer l'installation de sa famille en France.***
- février 1937 **VN entame une liaison avec l'émigrée russe Irina Guadanini.**
- vers le 17 fév. 1937 **VN se rend à Londres pour des lectures, des contacts, des contrats et pour se renseigner sur des perspectives de travail.**
- 1er mars 1937 **VN rentre à Paris.**
- avril 1937 **Début de la publication de *Dar (le Don)* en feuilleton.**
- 6 mai 1937 *VéN et DN quittent l'Allemagne et rejoignent ÉN à Prague.***
- 22 mai 1937 *VN rejoint VéN, DN et sa mère à Prague ; de là, VN, VéN et DN vont à Franzensbad (actuellement Františkovy Lázně), Tchécoslovaquie.***
- 17 juin 1937 *VN se rend à Prague pour une lecture et pour préparer leur voyage de Tchécoslovaquie à Paris.***
- 23 juin 1937 *VN et VéN se retrouvent à Marienbad (actuellement Mariánské Lázně) et partent pour Paris le 30 juin.***

- juillet 1937 Les Nabokov s'installent à Cannes ; VN reconnaît sa liaison, VÉN le force à choisir et il la choisit.
- 8-9 sept. 1937 Irina Guadanini se rend à Cannes contre la volonté de VN ; VN lui demande de repartir ; fin de leur liaison.
- octobre 1937 Les Nabokov s'installent à Menton.
- juillet 1938 Les Nabokov s'installent à Moulinet, au-dessus de Menton, VN attrape un papillon qu'il nommera *Lysandra cormion*.
- août 1938 Les Nabokov s'installent au Cap d'Antibes.
- octobre 1938 Les Nabokov s'installent à Paris. Fin de la publication en feuilleton du *Don*, dont le chapitre 4, refusé par la revue, n'a pas été publié.
- 2-23 avril 1939** *VN se rend à Londres pour des lectures en anglais et en russe, des contacts, des contrats et dans l'espoir de trouver un poste de professeur de russe.*
- 2 mai 1939 Mort de la mère de VN (ÉN) à Prague.
- 31 mai-14 juin 1939** *VN se rend à Londres pour des projets de publications et de conférences.*
- 28 mai 1940 Après des mois de démarches en vue de fuir la France, VN, VÉN et DN arrivent à New York, où ils s'installent.
- 15 mars-2 avril 1941** *VN passe deux semaines en tant que professeur invité à Wellesley College, Massachusetts.*
- septembre 1941 VN entame un contrat d'un an en tant que professeur résident en littérature comparée à Wellesley (où sa famille s'installe) et un travail bénévole au Musée de zoologie comparée d'Harvard.
- 1941 Parution du roman *The Real Life of Sebastian Knight (la Vraie Vie de Sebastian Knight)*.
- septembre 1942 Les Nabokov s'installent à Cambridge, Massachusetts. VN obtient un contrat annuel d'enseignant de la langue russe à Wellesley et un contrat annuel de chercheur en lépidoptérologie au Musée de zoologie comparée de Harvard.

- 30 sept-12 déc. 1942** *VN fait une tournée de conférences : en octobre dans le Sud, en novembre dans le Midwest, en décembre à Farmville, Virginie.*
- 1-15 juin 1944** *VéN emmène DN à New York pour une opération de l'appendicite.*
- vers le 8-11 fév. 1945** *VN se rend à Baltimore pour une conférence.*
- 1947 Parution du roman *Bend Sinister (Brisure à senestre)*.
- janvier 1948 VN commence à publier son autobiographie en feuilleton, principalement dans le *New Yorker*.
- 1948 VN devient professeur titulaire de littérature russe à Cornell.
- 1951 Parution de l'autobiographie *Conclusive Evidence (ÉU) / Speak, Memory (GB)*.
- 1952 Parution du roman *Dar (le Don)* dans sa version intégrale russe, à New York.
- vers le 16-22 avr. 1954** *VN se rend à Lawrence, Kansas, pour des conférences.*
- 1955 Parution du roman *Lolita* à Paris.
- 1957 Parution du roman *Pnin (Pnine)*.
- 1958 Parution de *Lolita* aux États-Unis et ailleurs.
- 1959 À la suite du succès de *Lolita*, VN donne sa démission de Cornell et voyage avec VéN en Europe.
- 1961 VN et VéN s'installent au Montreux Palace Hotel à Montreux, en Suisse.
- 1962 Parution du roman *Pale Fire (Feu pâle)*.
- 1969 Parution du roman *Ada*.

4 avril 1970 *VN part avant Véra en vacances à Taormina, Sicile.*

vers le 13 avril 1970 **VÉN l'y rejoint.**

1972 Parution du roman *Transparent Things (la Transparence des choses)*.

1974 Parution du roman *Look at the Harlequins ! (Regarde, regarde les arlequins !)*.

2 juillet 1977 MORT DE VN À L'HÔPITAL DE LAUSANNE, APRÈS DEUX ANS DE MALADIE.

7 avril 1991 MORT DE VÉN À L'HÔPITAL DE VEVEY.

22 février 2012 MORT DE DN.

Enveloppes pour les *Lettres à Véra*

Brian Boyd

*J'ai rêvé de toi cette nuit — je jouais du piano et tu tournais les
pages de la partition...
VN à Vén, 12 janvier 1924*

I

Aucun mariage d'un grand écrivain du vingtième siècle n'a duré plus longtemps que celui de Vladimir Nabokov et peu d'images illustrent mieux un amour conjugal au long cours que la photographie de Philippe Halsman montrant en 1968 Véra blottie contre le bras droit de son mari et le regardant dans les yeux avec une dévotion à toute épreuve.

Nabokov a écrit son premier poème pour Véra en 1923, après avoir passé seulement quelques heures en sa compagnie¹, et en 1976, après plus d'un demi-siècle de mariage, il a dédié « À Véra » son dernier livre publié de son vivant. Le premier livre portant cette dédicace était son autobiographie parue en 1951, dont le dernier chapitre s'adresse directement à un « tu » anonyme : « Les années passent, mon amie, et bientôt personne ne saura ce que toi et moi savons. » Il avait anticipé ce sentiment dans une lettre à Véra un an à peine après le début de leur relation : « Toi et moi sommes tout à fait spéciaux : les merveilles que nous connaissons, personne d'autre ne les connaît et personne n'aime comme nous. »

Nabokov qualifiera plus tard sa vie conjugale de « sans nuage ». Il le dira même dans une lettre à Irina Guadanini, avec laquelle il eut une liaison passionnée en 1937. Cette année-là, la plus sombre et la plus douloureuse pour le couple Nabokov, demeure une exception, comme en témoignent les lettres. Mais si le soleil d'un amour tout neuf illumine nombre de lettres de la première période, les soucis assombrissent une bonne partie de la correspondance : la santé de Véra et celle de la mère de Nabokov, leur perpétuel manque d'argent, leur aversion pour l'Allemagne et son épuisante

quête d'un refuge pour sa famille en France, en Angleterre ou en Amérique, alors que l'ascension d'Hitler menace l'existence même de la communauté des émigrés russes dans laquelle il a acquis un statut de vedette lui permettant tout juste de ne pas mourir de faim.

Véra Slonim rencontra pour la première fois Vladimir Nabokov sous le nom de « Vladimir Sirine », le pseudonyme littéraire qu'il avait adopté en janvier 1921 pour se distinguer de son père, lui aussi Vladimir Nabokov. Nabokov père était l'un des fondateurs et rédacteurs en chef de *Roul*, le quotidien en langue russe de Berlin, ville qui était devenue au début des années 1920 le centre et l'aimant de l'émigration russe d'après 1917. Nabokov fils avait commencé à publier des contributions à des revues et un livre à Petrograd en 1916, alors qu'il avait encore devant lui deux années de lycée, et en 1920, moins de deux ans après que sa famille eut quitté la Russie, ses poèmes étaient déjà admirés par des écrivains confirmés comme Teffi et Sacha Tchorny.

Les *Lettres à Véra* nous montrent souvent Vladimir et Véra sous un jour inhabituel. Les images familières commencent à l'époque de la première dédicace « À Véra » en 1950, exactement à mi-chemin de leur histoire d'amour. Et à partir de 1958, lorsque *Lolita* paraît aux États-Unis, suivie par une avalanche de traductions de ses œuvres russes antérieures et par ses nouvelles publications en anglais — romans et nouvelles, poèmes, scénarios, travaux universitaires et interviews —, la dédicace à Véra se fait régulière. L'écrivain et sa femme sont photographiés ensemble lors des nombreuses interviews suscitées par sa renommée, et l'histoire de son épouse relisant les manuscrits, tapant à la machine, conduisant leur voiture, enseignant, tenant sa correspondance et menant les négociations à sa place devient partie intégrante de la légende nabokovienne. La seconde moitié de leur vie commune, de 1950 à 1977, n'est pourtant représentée que par cinq pour cent des lettres qui suivent, alors que les quatre-vingt-quinze restants reflètent des années beaucoup plus difficiles que la glorieuse période finale sous les feux de la renommée mondiale.

La famille Slonim (Evseï, le père, Slava, la mère, et leurs filles Éléna, Véra et Sofia) avait fui Petrograd et, après bien des péripéties pendant leur traversée de l'Europe de l'Est, s'était installée à Berlin au début de 1921. Là, m'a dit Véra, elle était « tout à fait consciente » du talent de Nabokov avant même de le rencontrer, « bien que fréquentant des milieux non

littéraires, notamment celui d'anciens officiers » (un tel choix peut paraître curieux de la part d'une jeune Russe juive, compte tenu de l'antisémitisme courant dans l'Armée blanche ; mais le courage dont Véra avait fait preuve lorsqu'elle fuyait la Russie avec ses sœurs avait transformé en protecteur un soldat blanc hostile prêt à les agresser et elle assurait qu'il y avait à Berlin beaucoup d'anciens officiers blancs convenables.) Les plus anciens des poèmes de Sirine qu'elle découpait dans les journaux et revues datent de novembre et décembre 1921, alors qu'elle n'avait que dix-neuf ans et lui vingt-deux. Un an plus tard, le jeune Sirine, déjà largement présent dans les périodiques et les recueils de l'émigration russe en tant que poète, nouvelliste, essayiste, critique et traducteur, battait des records de productivité dans le monde de l'édition russe à Berlin : *Nikolka Persik*, la traduction du roman de Romain Rolland *Colas Breugnot* (1919), en novembre 1922 ; *Grozd (la Grappe)*, un recueil de soixante pages de poèmes récents, en décembre 1922 ; *Gorny pout (le Chemin de l'Empyrée)*, un recueil de 180 pages de poèmes des années précédentes, en janvier 1923 ; et la traduction d'*Alice au pays des merveilles*, en mars 1923.

Bien plus intéressante encore pour une jeune femme séduisante, volontaire et passionnée de littérature était la blessure amoureuse qui apparaissait dans les derniers poèmes récents de Sirine. À la suite de l'assassinat de son père le 28 mars 1922, les parents de la belle et sémillante Svetlana Siewert avaient donné leur accord à leurs fiançailles, bien qu'elle fût beaucoup plus jeune que lui, dix-sept ans contre vingt-trois. *Grozd*, le recueil de ses poèmes les plus récents, était rempli de poèmes écrits pour Svetlana. Mais le 9 janvier 1923, on lui avait annoncé que les fiançailles étaient rompues : elle était trop jeune et lui, en tant que poète, était un parti trop incertain.

Si la rencontre avec Svetlana avait suscité un flot de vers, il en fut de même pour la séparation. Les mois suivants, un grand nombre de poèmes reflétant la douleur de la rupture commencèrent à paraître dans la presse de l'émigration : « Jemtchoug » (« La perle ») en mars (« comme un pêcheur de perles envoyé explorer les profondeurs de tourments amoureux, j'ai atteint le fond et avant de ramener la perle à la surface, j'entends au-dessus de moi ton navire qui s'éloigne ») ; « V kakom raïou » (« Dans quel paradis »), également en mars (« à chaque époque tu as ravi mon âme et viens de la ravir à nouveau, mais à nouveau, à peine apparue, tu t'éloignes, me laissant seul avec l'éternel tourment de ta beauté fugace ») ; et le plus

explicite, « Bérejno nios » (« Je portais avec précaution ») le 6 mai (« Je portais avec précaution ce cœur pour toi, mais quelqu'un en passant l'a heurté du coude et il git en morceaux »).

Un autre poème, « Ia Indieï névidimoï vladiéiou » (« Je suis le souverain d'une Inde insoupçonnée »), écrit le même jour que « Je portais avec précaution » et publié le 8 avril, le montre prêt à un nouveau départ : le poète est un empereur de l'imagination qui se proclame capable d'évoquer des merveilles inouïes pour une nouvelle princesse — même si, quelle qu'elle soit, elle demeure encore invisible. La princesse a fort bien pu remarquer ce poème, et aussi voir dans celui écrit le même jour la fin d'une histoire d'amour. Car le 8 mai 1923, deux jours après la parution de « Je portais avec précaution » dans *Roul*, Véra Slonim parut devant Vladimir Sirine portant un demi-masque noir qu'elle refusa d'ôter. Nabokov dirait plus tard qu'il avait rencontré Véra à un bal de charité de l'émigration. *Roul*, qui contient une chronique exhaustive de la vie de l'émigration russe à Berlin, ne signale qu'un seul bal de charité aux alentours de cette date, le 9 mai 1923, mais les Nabokov ont toujours célébré le 8 mai l'anniversaire de leur première rencontre. Lorsque j'ai soumis à Véra les propos de son mari sur les circonstances de leur première rencontre, la preuve fournie par ses journaux intimes, où le 8 mai apparaît comme la date qu'ils commémoraient, et celle fournie par *Roul* qui fait état d'un bal de charité le 9 mai, elle m'a répondu : « Croyez-vous que nous ne connaissions pas la date de notre première rencontre ? »

Mais Véra était experte en déni systématique. Quelle que soit notre ignorance de ce que « toi et moi savons », Véra, masquée, aborda Vladimir Sirine lors d'un bal de charité de l'émigration. Éléna Sikorskaïa, la sœur préférée de Nabokov, pensait que Véra portait ce masque pour que son physique séduisant, mais pas exceptionnel, n'éclipse pas son atout majeur : son étonnante réceptivité aux poèmes de Sirine (elle était capable de mémoriser un poème après l'avoir lu deux fois) et sa non moins étonnante affinité avec celui qui se tenait derrière les poèmes. Ils sortirent ensemble dans la nuit, marchèrent dans les rues de Berlin, admirant ensemble le jeu des lumières, des feuilles, des ténèbres. Un ou deux jours plus tard, Nabokov partait travailler comme ouvrier agricole dans un domaine du sud de la France, séjour arrangé par un des collègues de son père au Gouvernement provisoire de Crimée de 1918-1919, dans l'espoir que ce

changement l'aiderait à guérir la douleur de la mort de son père et de la perte de Svetlana.

Le 25 mai, Nabokov adressa à Svetlana depuis la ferme de Domaine-Beaulieu, près de Solliès-Pont, non loin de Toulon, une dernière lettre d'adieu interdite pleine de regrets passionnés, « comme s'il s'y sentait autorisé par la distance qui les séparait ». Une semaine plus tard, il écrivait un poème sur la nouvelle perspective qui s'ouvrait dans sa vie :

LA RENCONTRE

et captif de cette étrange proximité...

Tristesse et mystère et délice...
comme surgie de la noirceur
mouvante d'un lent bal masqué
tu es parue sur le pont sombre.

La nuit s'écoulait en silence
et dans ses vagues de satin
vogaient le profil de loup
du masque noir, tes lèvres tendres.

Et sous les marronniers, le long
du canal, telle un signe oblique...
Qu'a reconnu mon âme en toi ?
Par quoi m'as-tu autant ému ?

Dans ton bref élan de tendresse,
le mouvement de tes épaules,
ai-je revu le contour flou
d'autres rencontres — irrévocables ?

Et une pitié romantique
t'a peut-être aidée à comprendre
de quelle flèche encore vibrante
mes poèmes sont transpercés.

Je ne sais rien. Étrangement

mon vers frémit, la flèche est là...
Peut-être, anonyme, étais-tu
la vraie, celle que j'attends.

Mais des pleurs pas encore taris
ont troublé notre heure étoilée.
La nuit a repris les deux fentes
de tes yeux à l'éclat furtif.

Pour longtemps ? Pour toujours ? Au loin
j'erre, écoutant le mouvement
des étoiles au-dessus de nous...
Et si tu étais mon destin ?

Tristesse et mystère et délice,
et comme une lointaine prière...
Mon âme doit encore errer.
Mais si tu étais mon destin...

Le jeune poète savait que la jeune femme qui l'avait si étrangement abordé suivait assidûment la publication de ses poèmes. Il envoya « La rencontre » à *Roul*, où le poème parut le 24 juin. C'est en un sens à ce moment que commencent les lettres de Vladimir à Véra, dans cet appel privé, contenu dans un texte public, à la seule lectrice qui pouvait connaître le passé auquel le poème se référait et l'avenir auquel il invitait.

De même que Nabokov avait répondu en vers à la réponse audacieuse de Véra consciente de la blessure amoureuse exprimée dans les derniers poèmes de Sirine, Véra répondit audacieusement à cette nouvelle invitation poétique. Elle lui écrivit dans le Sud de la France au moins trois fois durant l'été. Ces lettres n'ont pas survécu — soucieuse de préserver son intimité, Véra détruisit plus tard toutes ses lettres à Vladimir qu'elle put trouver —, de sorte que nous ne pouvons avoir la certitude que sa première lettre faisait suite à la parution de « La rencontre » dans *Roul*, mais la logique amoureuse laisse penser qu'il en fut ainsi. Véra lui était apparue masquée le 8 mars, sans savoir si elle avait suscité plus qu'un intérêt passager. En lisant

Roul le 24 juin, elle comprit qu'il voulait qu'elle sache l'effet qu'elle avait produit et les espoirs qu'elle avait fait naître.

Si Véra écrivit à Vladimir presque aussitôt après avoir lu le poème, il se peut que Vladimir ait répondu à sa première lettre par un autre poème, « Znoï » (« Chaleur »), écrit le 7 juillet. Il y faisait allusion à son désir attisé par la chaleur de l'été méridional. Il ne le lui envoya pas tout de suite, mais après au moins deux autres lettres de Véra, il écrivit le 26 juillet un autre poème (« Zovioch — a v dérevtsé granatovom sovionok » : « Tu m'appelles — et dans le grenadier un bébé chouette »). C'est alors qu'il lui adressa sa première lettre, seulement quelques jours avant de quitter la ferme à la date prévue, en y joignant les deux « poèmes pour toi ». Il commence cette première lettre de façon remarquablement abrupte et sans formule de salutation (« Je ne le cacherai pas : j'ai tellement perdu l'habitude d'être, disons, compris, qu'aux premiers instants de notre rencontre, j'ai eu l'impression que c'était une plaisanterie, un leurre de carnaval... Mais ensuite... Et il y a des choses dont il est difficile de parler, de peur que le contact des mots n'efface leur merveilleux pollen... On m'écrit de chez moi en me parlant de fleurs mystérieuses. Tu es adorable... Et toutes tes lettres sont adorables comme des nuits claires ») ; puis il continue avec la même assurance (« Oui, j'ai besoin de toi, mon conte de fées. Car tu es la seule personne avec laquelle je puisse parler — de la nuance d'un nuage, du chant d'une pensée ») et termine, avant de lui offrir les poèmes, par : « J'arriverai donc à Berlin le 10 ou le 11... Et si tu n'y es pas, je te rejoindrai, je te trouverai... »

À partir de cette première lettre de Vladimir à Véra, il nous faut suivre le fil chronologique pour replacer cette correspondance dans le contexte de leur vie, de leur amour et de leur environnement, avant d'examiner ce que cette correspondance a de si particulier et quelle lumière elle jette sur Nabokov en tant qu'homme et en tant qu'écrivain.

À la fin de l'été 1923, il revit Véra à Berlin, son masque et sa garde baissés. Comme les autres amoureux ne disposant pas d'un espace à eux, ils se retrouvaient tous les soirs pour errer ensemble dans les rues. Une seule lettre de cette époque, datée de novembre 1923, que Vladimir envoie à Véra du quartier russe à l'ouest de Berlin dans une autre partie de la ville, reflète leur compréhension mutuelle et les différends du début de leur amour.

Fin décembre 1923, Vladimir accompagne sa mère, ses sœurs Olga et Éléna et son plus jeune frère Kirill à Prague, où sa mère, en tant que veuve d'un intellectuel et homme d'État russe, avait droit à une pension. Durant cette première période de séparation, Vladimir évoque dans ses lettres à Véra son travail acharné sur sa première longue œuvre, la pièce en vers et en cinq actes *Traguédiia gospodina Morna (la Tragédie de Monsieur Morn)*, ses impressions de Prague (regardant la Moldau gelée : « La vaste étendue blanche de la Moldau, sur laquelle passent d'une rive à l'autre de petites silhouettes noires qui ressemblent à des notes de musique : par exemple, celle d'un gamin tirant derrière lui un dièse — une luge »), et l'épreuve d'une séparation qui dure près d'un mois.

Après son retour à Berlin fin janvier 1924, ils se considèrent bientôt comme fiancés. Quand, au mois d'août, Vladimir va passer deux semaines avec sa mère en villégiature à Dobřichovice, près de Prague, sa première lettre à Véra commence ainsi : « Ma merveille, mon amour, ma vie, je ne comprends pas : comment est-ce possible que tu ne sois pas avec moi ? Je suis si infiniment habitué à toi que je me sens à présent perdu et vide : sans toi, mon âme. Tu fais de ma vie quelque chose de léger, de prodigieux, d'irisé, tu illumines tout de l'éclat d'un bonheur toujours différent. » Quelques brefs messages écrits à Berlin dans une veine similaire anticipent le bonheur de leur mariage qui a lieu dans cette ville le 15 avril 1925 (par exemple, cette lettre citée ici intégralement : « Je t'aime. Immensément et indiciblement. Je me suis réveillé cette nuit et voilà, je t'écris cela. Mon amour, mon bonheur. »)

Aussi bien Vladimir que Véra tiraient leurs principaux revenus de cours particuliers d'anglais et, fin août 1925, Vladimir est payé pour accompagner Alexandre Sack, son principal élève, d'abord dans une station balnéaire de Poméranie, puis dans une impétueuse randonnée pédestre à travers la Forêt Noire, qu'il relate dans des cartes postales qui sont autant d'instantanés, avant que Véra ne les rejoigne à Constance.

Un an plus tard, l'été 1926 apporte des états d'âme plus complexes. Véra est envoyée avec sa mère dans des maisons de repos en Forêt Noire pour reprendre le poids qu'elle a perdu par suite de son anxiété et de son humeur dépressive, tandis que Vladimir reste à Berlin auprès de ses élèves habituels. Véra lui a fait promettre de lui envoyer un compte rendu

quotidien de sa vie — ce qu'il mange, quels vêtements il porte, ce qu'il fait — et Vladimir s'en acquitte loyalement.

Jamais plus nous n'aurons de relation aussi détaillée, jour après jour, de son mode de vie et de son monde intérieur. Dans l'intervalle entre *Machenka*, son premier roman, écrit en 1925 et *Korol, Dama, Valet (Roi, Dame, Valet)*, écrit fin 1927-début 1928, sa vie semble décontractée, dans une ambiance estivale : leçons particulières (qui souvent consistent essentiellement en longs bains de soleil, séances de natation et promenades à Grunewald), tennis, lecture et brèves périodes d'écriture ; une critique de la littérature soviétique récente pour ses amis du cercle littéraire des Tatarinov ; un poème écrit pour la Journée de la Culture russe ; la mise en scène du procès de Pozdnychev, l'assassin de la nouvelle de Tolstoï *la Sonate à Kreutzer*, où Nabokov joue Pozdnychev, donnant du personnage une interprétation nouvelle qui remporte un triomphe ; une nouvelle rapidement conçue et rapidement écrite ; à nouveau pour le cercle des Tatarinov, une liste de ce qui le fait souffrir, « à commencer par le contact du satin jusqu'à l'impossibilité de m'approprier, d'absorber tout ce que le monde a de merveilleux ». Pour distraire Véra et l'encourager à rester dans sa maison de repos afin d'atteindre le poids que le père de la jeune femme et lui-même jugent nécessaire, Vladimir, facétieux de nature, s'efforce (et le résultat est parfois laborieux) de la distraire et de l'amuser, faisant monter les enchères au fur et à mesure que la séparation se prolonge. Il commence chaque lettre par une nouvelle salutation, d'abord visiblement inspirée par les petites figurines d'animaux qu'ils collectionnent, puis de plus en plus extravagante (Boulinette, Truffette, Petit vieux, Petit moustique) ; il y joint des petits jeux composés pour elle, des mots croisés, des casse-tête, des labyrinthes, des devinettes, des « mots magiques » ; et finalement il invente un rédacteur allemand de sa section des petits jeux, M. Charmant, qui s'immisce soi-disant dans ses lettres.

Berlin avait été le refuge des premiers émigrés russes fuyant le coup d'État bolchevique d'octobre 1917. Entre 1920 et 1923, la ville comptait plus de 400 000 Russes, en majorité des artistes et des intellectuels. Mais lorsque le mark allemand fut consolidé après l'hyperinflation de 1923, la vie en Allemagne devint rapidement plus chère. Vers la fin de 1924, la majorité des émigrés partent pour Paris, où la plupart d'entre eux resteront jusqu'à ce que la Seconde Guerre mondiale dévaste le continent.

Pour ne pas risquer de diluer son russe en habitant un pays dont il aurait pratiqué la langue, Nabokov reste à Berlin. En 1926, il est déjà une célébrité littéraire reconnue dans la communauté russe de Berlin, comme en témoigne l'accueil triomphal qui lui est fait lors de la célébration de la Journée de la Culture russe, dont il donne à Véra une description en forme de lent striptease littéraire. L'envergure de Nabokov en tant qu'écrivain ne cesse de croître — bien que *Roul*, qui continue à publier l'essentiel de sa production, soit peu lu à Paris — et Véra et lui mènent à Berlin une existence relativement insouciant grâce à leur mode de vie très modeste, aux revenus modiques, mais suffisants, des leçons particulières, des traductions en allemand de ses deux premiers romans et de l'emploi de secrétaire à temps partiel de Véra.

En 1929, quand Sirine commence à publier *la Défense Loujine* dans la revue parisienne *Sovremmenyé zapiski*, le périodique de l'émigration russe le plus prestigieux et celui qui paie le mieux, la romancière Nina Berbérova réagit ainsi dès la première livraison : « J'avais devant moi un écrivain contemporain de grande envergure, mûr et complexe. Un grand écrivain russe, tel le phénix, était né du feu et des cendres de la révolution et de l'exil. Notre existence prenait désormais un sens. Toute ma génération s'en est trouvée comme justifiée. » Le romancier et poète Ivan Bounine, doyen des écrivains russes émigrés, qui allait bientôt être le premier lauréat russe du prix Nobel de littérature, commente *la Défense* à sa manière : « Ce gamin a saisi une arme et a liquidé l'ancienne génération tout entière, y compris moi-même. »

Prague était, par ordre d'importance, le troisième centre de l'émigration russe, où un groupe actif d'universitaires avait été attiré par les bourses du gouvernement tchèque. Quand Nabokov s'y rend en mai 1930 pour voir sa famille, il est là-bas aussi une célébrité littéraire, bien qu'il soit plus préoccupé par les difficultés matérielles de sa mère (y compris les cafards et les punaises), les mariages de ses sœurs, les aspirations littéraires de son jeune frère et Box, le basset à présent trop vieux pour le reconnaître.

Son voyage suivant sans Véra, en avril 1932, est derechef pour voir sa famille à Prague. Il est fasciné par son nouveau neveu, Rostislav, le fils d'Olga, et épouvanté par la façon dont ses parents le négligent. Seuls la relecture de Flaubert, la redécouverte avec un détachement ironique de ses propres poèmes de jeunesse et l'examen des papillons du Musée national

compensent son aversion pour la ville sombre à l'extérieur et les cafards à l'intérieur.

Cette impression de morosité est sans doute en partie due à l'absence de petits mots tendres dans les lettres de 1932, auxquelles nous n'avons eu accès que par le biais des enregistrements faits par Véra Nabokov sur mon magnétophone en décembre 1984 et janvier 1985. Quand je travaillais à ma biographie de Nabokov, j'avais insisté pendant des années pour pouvoir consulter les lettres. Plutôt que de m'autoriser à les lire moi-même, Véra Nabokov avait fini par accepter d'en lire à haute voix ce qu'elle jugeait opportun, en me laissant l'enregistrer sur mon magnétophone. Par la suite (manifestement à la fin des années 1990), la série entière des originaux de 1932 a disparu. Comme une bonne part de la passion amoureuse et de l'humeur ludique des autres lettres manuscrites ont été coupées par Véra lors de l'enregistrement, l'année 1932 et surtout le voyage à Prague en avril 1932, en pâtissent.

Les lettres d'octobre et de novembre 1932 dépendent aussi de ce que Véra a choisi d'enregistrer, mais elles perdent moins de leur force parce qu'elles rendent compte pour l'essentiel d'une progression triomphale qu'elle n'était que trop heureuse de contribuer à faire connaître. En octobre, Vladimir et Véra se rendent à Kolbsheim, près de Strasbourg, où ils séjournent avec le compositeur Nicolas Nabokov, un cousin de Vladimir, et sa femme Nathalie. Quand Véra retourne à Berlin, Nabokov reste quelques jours à Kolbsheim, puis part pour Paris, où il séjourne un mois. Là-bas, la renommée de Sirine le fait accueillir à bras ouverts par les écrivains (Ivan Bounine, Vladislav Khodassévitch, Mark Aldanov, Boris Zaïtsev, Nina Berbérova, Nikolaï Evreïnov, André Levinson, Alexandre Kouprine et bien d'autres) et les éditeurs de l'émigration (surtout Ilia Fondaminski et Vladimir Zenzinov de *Sovremményé zapiski*), que, pour la plupart, il ne connaît pas — ou connaît à peine — personnellement. Beaucoup d'entre eux organisent autour de lui une campagne pour lui permettre de gagner le plus d'argent possible grâce à des séances de lecture publique et pour le mettre en contact avec des éditeurs (Grasset, Fayard, Gallimard), des écrivains (Jules Supervielle, Gabriel Marcel, Jean Paulhan) et des traducteurs français (Denis Roche, Doussia Ergaz). Les lettres de Nabokov de l'automne 1932 abondent en portraits incisifs de figures littéraires russes et françaises et témoignent de sa surprise ravie devant la générosité dont il

est l'objet, notamment de la part du « très cher et saint » Fondaminski, le rédacteur en chef et principal fondateur de *Sovremennyye zapiski*.

En 1932, toujours à Berlin, les Nabokov emménagent dans l'appartement calme — et bon marché pour eux — d'Anna Feïguina, une proche cousine de Véra. Leur fils Dmitri naît en 1934. Alors qu'Hitler renforce son pouvoir, que Véra ne peut plus travailler et qu'ils ont Dmitri à nourrir, ils ont de bonnes raisons de chercher une source de revenus supplémentaires à court terme et un endroit plus sûr où s'installer à long terme. En vue de ce long terme, Nabokov traduit *la Méprise* en anglais et écrit sa première nouvelle en français, « Mademoiselle O », un récit semi-autobiographique, avant de se rendre en janvier 1936 à Bruxelles, Anvers, puis Paris pour donner une série de lectures littéraires devant un public aussi bien russe que français et pour renforcer ses liens avec les milieux littéraires français. Il se lie d'amitié avec Franz Hellens, le meilleur écrivain de Belgique. À Paris, hébergé par Fondaminski et Zenzinov, il est intégré dans la vie sociale très intense des cercles littéraires de l'émigration russe, souvent plus qu'il ne l'aurait souhaité — sa description du dîner auquel il est traîné par Bounine est un exemple classique de malaise relationnel — et remporte un succès éclatant lors d'une lecture publique avec Khodassévitch. À nouveau, ses impressions sur les autres écrivains, son énergie et ses efforts quasi désespérés pour se constituer un réseau occupent l'essentiel de ses lettres.

À la fin de l'année 1936, Sergueï Taboritski, l'un des deux militants d'extrême droite qui avaient assassiné le père de Nabokov en 1922, est nommé par Hitler responsable des questions de l'émigration russe. Véra persuade son mari qu'ils doivent fuir l'Allemagne et trouver un point de chute en France ou en Angleterre. Fin janvier 1937, il quitte l'Allemagne pour la dernière fois, s'arrête à Bruxelles pour donner une lecture publique et gagne Paris, où il s'installe à nouveau chez Fondaminski. Il a écrit un essai en français pour le centenaire de la mort de Pouchkine et a commencé à traduire ses nouvelles en français. Ses lectures devant des auditoires russes et français dans des espaces publics ou des demeures privées remportent un grand succès, mais il ne réussit pas à obtenir une *carte d'identité*², et encore moins un permis de travail. À la fin du mois de janvier, il entame une liaison passionnée avec Irina Guadanini, qu'il a rencontrée l'année précédente et qui, poète à ses heures, gagne sa vie en toilettant des chiens. L'angoisse de tromper Véra aggrave son psoriasis chronique, qui atteint des proportions cauchemardesques. Il essaie en même

temps de faire venir Véra en France mais, toujours préoccupée par les questions pécuniaires et persuadée qu'il a une vision béatement optimiste des perspectives d'avenir, elle refuse de quitter Berlin. Fin février, il se rend à Londres pour des lectures, pour nouer des contacts dans les milieux littéraires et éditoriaux et surtout dans l'espoir de trouver, non seulement des éditeurs pour une courte autobiographie qu'il a écrite en anglais et pour certaines de ses nouvelles en traduction, mais même un poste à l'Université. Malgré ses excellents contacts et ses efforts persistants, il ne gagne pas beaucoup d'argent et ne parvient pas à établir une tête de pont.

Il retourne à Paris début mars et sa liaison reprend. La correspondance avec Véra devient de plus en plus tendue tandis qu'il essaie de la convaincre de quitter l'Allemagne et de le rejoindre dans le Sud de la France, où des amis d'amis russes leur proposent des points de chute. Il cherche à éviter que Véra ne passe par Paris, mais de son côté, elle a eu vent de sa liaison et souhaite le rejoindre n'importe où, sauf en France : en Belgique, en Italie, ou surtout en Tchécoslovaquie, où ils pourraient montrer à Éléna Nabokova son petit-fils. Quand Véra fait état de la liaison, Nabokov nie. La tension persistante entre eux se traduit, non par de nouvelles accusations explicites et des dénégations, mais par des manœuvres et contre-manœuvres en vue de leurs retrouvailles — « un duo douloureusement atonal », selon l'expression pertinente de Stacy Schiff. Leurs vies et leurs lettres sont encore compliquées par les difficultés cauchemardesques pour obtenir des visas permettant à Véra et Dmitri de quitter l'Allemagne et à Vladimir de se rendre de Paris à Prague, où, devant la ferme résistance de Véra à ses projets français, il finit par se rendre *via* la Suisse et l'Autriche pour éviter l'Allemagne et où ils se retrouvent finalement le 22 mai,

Après six semaines en Tchécoslovaquie, ils reviennent en France, contournant à nouveau l'Allemagne, et s'installent à Cannes. Lorsque Nabokov avoue sa liaison se déchaînent des orages matrimoniaux, suivis d'un calme apparent après qu'il a juré avoir rompu — alors qu'il continue à écrire à Irina Guadanini. Craignant la fin de leur relation, celle-ci arrive à Cannes le 8 septembre, bien qu'il lui ait dit de ne pas venir. Il la voit, la renvoie à Paris et leur liaison se termine, mais Vladimir et Véra mettent longtemps à retrouver leur ancienne entente amoureuse. Après plus d'un an à Cannes, Menton et le Cap d'Antibes, ils gagnent Paris. Nabokov a désormais un agent américain, qui réussit à placer *Laughter in the dark*

(*Rire dans la nuit*), une réécriture de la traduction de *Kaméra Obskoura* (*Chambre obscure*), chez Bobbs-Merrill. Mais malgré l'accueil élogieux fait à ses autres romans plus complexes par les lecteurs russophones en France, en Angleterre et aux États-Unis, son œuvre est trop originale pour trouver d'autres éditeurs en dehors de l'émigration russe. Sans permis de travail, Nabokov a de plus en plus de mal à faire vivre sa famille de sa plume. Ils vivent dans une pauvreté croissante et son visage est de plus en plus émacié.

Espérant trouver refuge hors de France, Nabokov écrit début 1939 son premier roman en anglais, *The Real Life of Sebastian Knight* (*la Vraie Vie de Sebastian Knight*). En avril, il se rend à Londres ; il a appris qu'il y a un poste vacant au département de russe de l'université de Leeds, ce qui lui laisse une chance d'être recruté à Londres ou à Sheffield si le poste de Leeds échoit à un candidat venant d'une de ces universités. Ses lettres à Véra restée à Paris témoignent du rythme épuisant de sa quête de contacts utiles, encore plus acharnée que lors de ses séjours de 1936 et 1937, mais malgré l'appui de personnages haut placés dans les milieux universitaires et littéraires russes et anglais, il ne repart qu'avec de nouvelles relations amicales et des espoirs bientôt déçus. Un second séjour début juin, qui suscite une nouvelle vague de lettres, ne fait pas davantage avancer ses projets.

Seul le hasard lui permet finalement de quitter l'Europe avec sa famille. Le romancier Mark Aldanov, qui s'est vu proposer un poste d'enseignant d'écriture créative à l'université de Stanford durant l'été 1941, jugeant son anglais trop médiocre pour accepter, transmet l'invitation à Nabokov. Cela lui permet d'obtenir enfin un permis de sortie du territoire français et, après de longues démarches pour se procurer les visas et les fonds nécessaires à la traversée de l'Atlantique, les Nabokov arrivent à New York le 28 mai 1940, deux semaines seulement avant la chute de Paris. À New York, Nabokov trouve des cours particuliers et rédige des comptes rendus pour des journaux new-yorkais et, grâce au soutien d'Edmond Wilson, pour *New Republic*. En mars 1941, il obtient par l'entremise de son cousin Nicolas une invitation à donner deux semaines de cours à Wellesley College, ce qui entraîne une nouvelle série de lettres à Véra. À l'époque du pacte entre Hitler et Staline, son antisoviétisme renforce l'attrait de ses cours — il n'arrive pas à croire à tous les compliments qu'on lui fait — et il décroche un contrat d'un an à Wellesley en 1941-1942. Mais, après cette année

universitaire et malgré la parution de *la Vraie Vie de Sebastian Knight* fin 1941 et ses articles réguliers dans *Atlantic* et même dans le *New Yorker*, sa situation financière l'oblige à entreprendre une tournée de conférences dans le Sud des États-Unis en octobre 1942, dans le Midwest en novembre et en Virginie en décembre. Plus encore que durant son séjour à Wellesley en 1941, il a le temps de faire part à Véra de ses observations et de ses aventures à la découverte de l'Amérique, sa journée la plus pninienne lui inspirant la plus longue de toutes ses lettres — qui fait huit pages.

Bénéficiant d'emplois contractuels, mais reconduits tous les ans, d'enseignant de russe à Wellesley et de chercheur lépidoptériste au Musée de zoologie comparée d'Harvard de 1943 à 1948, puis d'un poste de professeur titulaire à Cornell de 1948 à 1959, Nabokov n'a plus guère d'occasion d'être séparé de Véra pour une longue période. En juin 1944, Véra emmène Dmitri à New York pour des examens médicaux qui aboutissent à une appendicectomie, tandis que Vladimir reste travailler à Cambridge. Le 6 juin, le jour J, il est victime d'une spectaculaire intoxication alimentaire qu'il relate avec force détails cocasses, ainsi que son pénible séjour à l'hôpital — dont il finit par s'enfuir en pyjama. Seule une invitation à faire une conférence de prestige à l'université de Kansas en 1954 entraîne une petite série de lettres à Véra, à l'époque où il écrit son autobiographie, *Lolita*, *Pnine* et sa traduction commentée d'*Eugène Onéguine* de Pouchkine.

En 1958, l'ouragan *Lolita* balaie l'Amérique du Nord et une bonne partie de l'Europe. En 1959, Nabokov peut prendre une retraite anticipée de Cornell et voyager en Europe avec Véra, à la fois pour rendre visite à sa sœur Éléna, désormais installée à Genève, et pour veiller sur Dmitri, qui entame à Milan une carrière de basse d'opéra. Bien qu'ils n'aient pas prévu d'y rester, les Nabokov trouvent bientôt en Europe un refuge contre les contraintes de la renommée en Amérique. Durant ces années européennes, ils ont peu d'occasions d'être séparés. Seule une poignée de lettres vient rompre ce silence épistolaire, lorsque Vladimir, impatient de collecter les premiers papillons, part en avant pour un séjour à Taormina, en Sicile, début avril 1970. Ensuite, la « correspondance » se réduit à de brefs messages, dont le plus court, de trois mots en tout, « quarante-cinq printemps ! », accompagne un bouquet offert pour leur anniversaire de mariage. Trois mots qui jouent sur le sens des mots russes « année » et « été » : quand le mot « année » (*god*) est au génitif pluriel, le russe utilise

celui du mot été (*let*) ; en lui substituant le mot « printemps », Nabokov suggère que toutes leurs années communes furent des printemps.

II

Comme le montre l'accélération du rythme dans l'évocation de ces dernières décennies, la vie des Nabokov a connu bien des bouleversements. C'est une des raisons de la fascination qu'exercent ces lettres : la permanence de la voix et de la vision de leur auteur se conjugue avec une expression qui évolue en fonction des changements par lesquels passent leur vie et leur amour, des contextes différents et des exigences auxquelles il doit répondre en tant que personne et en tant que correspondant : on le voit ouvrier agricole et poète incognito en 1923 ; fils, frère et auteur dramatique débutant en 1924 ; tuteur et compagnon de voyage rémunéré en 1925 ; soutien moral sédentaire et détendu en 1926 ; à nouveau fils et frère en 1930 et 1932 ; écrivain en tournée et en quête de contacts en 1932 ; plus tard s'ajoutent à tous ces rôles ceux de demandeur d'emploi harassé et de solliciteur de visas exaspéré en 1936, 1937 et 1939, et aussi de mari adultère et de malade poussé au bord du suicide par son psoriasis en 1937 ; on le retrouve professeur à l'essai lors d'une campagne de charme en 1941 ; conférencier itinérant dans le besoin en 1942 ; patient d'un hôpital en 1944 ; conférencier de prestige en 1954 ; vacancier détendu en 1970. Certains de ces changements reflètent l'évolution normale d'une carrière, d'autres, des expériences personnelles uniques : une vie insouciant de jeune homme et de jeune marié travaillant à temps partiel ; un statut d'auteur prestigieux, mais mal rémunéré, pour un public d'émigrés qui se raréfie ; de professeur invité à succès ; de conférencier itinérant nécessaire ; de professeur d'université à l'avenir assuré ; et un écrivain riche et célèbre. Et d'une certaine manière, les changements reflètent aussi bien la progression normale d'un amour durable que la singularité des caractères de Vladimir et de Véra depuis leur première rencontre masquée : les déclarations passionnées du début et les difficultés d'adaptation ; la nécessité de faire face à de nouvelles inquiétudes et exigences, dont celles d'un enfant turbulent ; une liaison, une mère malade et une dictature de plus en plus menaçante ; l'adaptation à une nouvelle vie encore précaire dans un

nouveau pays ; et enfin une harmonie si sereine qu'ils n'avaient plus besoin que de paisibles réaffirmations.

Étrangement, cette correspondance menée durant de si longues années de mariage reste doublement à sens unique. Véra a détruit toutes ses lettres à Vladimir qu'elle a pu trouver et a même rendu illisible en le rayant d'un trait épais chaque mot de sa propre contribution aux cartes postales qu'ils envoyaient ensemble à la mère de Nabokov, tout en préservant ce qu'il avait écrit.

Je croyais me souvenir que toutes ses lettres à Vladimir avaient été détruites quand, juste avant d'écrire cette préface, j'ai redécouvert les transcriptions que j'avais faites de trois courtes lettres d'elle à caractère purement informatif. Deux d'entre elles se trouvaient dans une petite mallette qui m'avait été apportée, peut-être en 1981, par une des secrétaires de Véra qui savait que je recensais les archives et l'avait découverte dans un coin improbable où elle avait échappé à la vigilance de Véra. Pour éviter un faux suspense, qu'on me permette de citer *in extenso* celle du 1^{er} juin 1944, écrite lors du séjour de Véra à New York pour les examens médicaux de Dmitri, alors âgé de dix ans :

Le voyage s'est bien passé. Il faisait une chaleur accablante. Aujourd'hui nous sommes allés voir D., ils font des examens supplémentaires, etc., mais l'opération a été définitivement fixée à mercredi. J'écrirai plus en détail lundi quand j'aurai revu D. Ils vont lui refaire une radio ce matin. Nous attendons une lettre. Tout le monde te salue.

Véra

Il n'existe plus aucune lettre de Véra à Vladimir, ou du moins aucune n'a encore été cataloguée dans les Archives Vladimir Nabokov du fonds Berg à la New York Public Library. Mais alors que je pensais avoir terminé cette préface, y compris le paragraphe ci-dessus, j'ai découvert à ma grande surprise dans mes propres dossiers ma copie partielle d'une lettre écrite par Véra le 9 mai 1971 au biographe Andrew Field, dans laquelle elle cite une de ses lettres à son mari « tout juste retrouvée ». Le passage que Véra cite à Field complète l'histoire de l'étrange destin de la « Vie de Tchernychevski », le chapitre 4 du *Don*. La revue *Sovremennyye zapiski* était fière de publier « Sirine » et en particulier tout le reste du *Don*, son plus grand roman russe, mais elle rejeta catégoriquement le chapitre 4 à cause de

sa critique irrévérencieuse de l'écrivain radical du ^{xix}^e siècle Nikolai Tchernychevski. Une fois arrivé aux États-Unis, Nabokov restait impatient de publier ce chapitre et, si possible, le roman entier, sans ce trou de cent pages. Quand Vladimir Manstvétoï et d'autres écrivains russes installés en Amérique l'invitèrent à contribuer à une anthologie, il leur proposa la « Vie de Tchernychevski ». Le 17 mars 1941, Vera écrivit de New York à Vladimir, qui était en plein milieu de son séjour à Wellesley en tant que professeur invité :

Mme Kodrianski est venue hier. « Tchernychevski est une icône pour les socialistes et si nous publions ce texte, cela va couler l'anthologie, car le parti ouvrier ne l'achètera pas. » Elle est au désespoir, mais c'est une vraie dinde. Elle répète les paroles de Manstvétoï. Je lui ai demandé que tout cela soit mis par écrit pour te l'envoyer. Je lui ai donné ton opinion sur la censure sous toutes ses formes. Elle a recommencé : « Il ne faut pas publier ce texte en Amérique, car il va ruiner sa réputation. » Je lui ai répondu carrément : « Dites-leur qu'il s'en fiche complètement, sa réputation, c'est son affaire »... Ils se réunissent aujourd'hui pour examiner la question.

Vera a cité ce passage à Field parce qu'elle était fière des principes de son mari et de ses victoires sur l'adversité, et ceci *malgré* ce que ces phrases révèlent de son caractère à elle, de son inflexibilité quand il s'agit de le défendre. Mais, mise à part cette exception, elle a détruit ses propres lettres parce qu'elle ne les jugeait pas dignes d'être conservées et parce qu'elle considérait qu'elles ne regardaient personne d'autre (elle m'a dit qu'elle avait trouvé sa belle-sœur Éléna Sikorskaïa vaniteuse quand celle-ci avait publié *Péripiska s sestroi* [*Correspondance avec sa sœur*] en ajoutant ses propres lettres à celles de son frère). La femme qui n'avait pas voulu ôter son masque devant l'homme qu'elle cherchait à séduire souhaita plus tard rester masquée devant le monde entier, alors même qu'elle avait tout fait pour que son mari devienne l'écrivain mondialement célèbre qu'elle avait toujours pensé qu'il méritait de devenir.

J'ai écrit que leur correspondance était « doublement à sens unique ». S'il est étrange que Vera ait détruit ses propres lettres, il l'est encore plus qu'elle ait écrit si rarement. Après qu'elle eut donné suite à la nuit du masque et au poème de Sirine sur cette première rencontre en lui écrivant plusieurs lettres dans le Sud de la France avant d'en recevoir une seule de lui, les proportions s'inversèrent, Vera écrivant, semble-t-il, une lettre pour cinq qu'elle recevait de Vladimir. S'il était un correspondant assidu et

même empressé, il se montrait en revanche souvent exaspéré par son silence, tout en étant remarquablement tolérant vis-à-vis de ce que bien d'autres à sa place auraient considéré comme un manquement à la réciprocité attendue dans une relation amoureuse. Le déséquilibre persiste durant chaque séparation prolongée, lorsqu'il est à Prague en 1924 (« “Tu es sans voix comme tout ce qui est beau...” Je me suis fait à l'idée que je ne recevrais plus une seule lettre de toi, mon vilain amour » ; « Tu ne trouves pas que notre correspondance est un peu... à sens unique ? Je suis si fâché contre toi que je commence ma lettre sans appellation ») ; pendant le séjour de Véra dans une maison de repos en 1926 (« Truffette, je trouve que tu m'écris trop souvent ! Deux petites lettres entières pendant tout ce temps-là. N'est-ce pas trop ? Moi, je t'écris tous les jours, il me semble » ; « Aurai-je une petite lettre demain ? Est-elle en ce moment blottie dans un wagon postal, bien au chaud, entre une lettre de Mme Müller à sa cuisinière et une lettre de M. Schwarz à son débiteur ? ») ; lorsqu'il est de nouveau à Prague en 1930 (« Je suis triste que tu m'écrives si peu, mon bonheur infini ») et jusqu'au séjour à Taormina en 1970 (« Est-il possible que je ne reçoive aucune nouvelle de toi ? »).

Malgré sa déception récurrente, Vladimir pouvait aussi se montrer extravagant dans l'expression de son plaisir de recevoir *enfin* une lettre (« J'ai enfin reçu aujourd'hui ta merveilleuse lettre [stellaire !] ») ; (« Ma chérie, mon amour, mon amour, mon amour, sais-tu que tout le bonheur du monde, les richesses, le pouvoir et les aventures, toutes les promesses des religions, tout le charme de la nature et même la gloire humaine ne valent pas tes deux lettres » ; « Mon amour, je continue à me promener sur ta lettre écrite dans tous les sens comme une mouche la tête en bas, mon amour ! » ; « J'ai lu à haute voix des passages de ta petite carte (au sujet du déménagement — horrible ! J'imagine...) à Ilioucha et à Zinzin, qui m'ont dit qu'ils comprenaient maintenant qui écrit mes livres à ma place. Flattée ? »

Ceux qui ignorent tout ce que Véra faisait pour Vladimir en tant qu'administrateur, agent, archiviste, chauffeur, éditeur, assistante de recherche et d'enseignement, secrétaire et dactylo quadrilingue, considèrent souvent qu'elle avait un rôle subalterne. Il n'en était rien : elle était entièrement au service de Nabokov, mais à ses conditions à elle. Elle était résolue et hardie depuis le moment où, tout juste âgée de vingt et un ans, elle avait abordé Sirine masquée et avait poursuivi son initiative, après le

premier poème qui y faisait écho, en lui envoyant plusieurs lettres avant qu'il ne lui écrive un seul mot. Elle portait sur elle un revolver en Europe et en Amérique et était flattée que Dmitri, pilote de course renommé et possesseur de multiples Ferrari et hors-bord, dise avec fierté qu'elle conduisait comme un homme.

Il y avait chez elle quelque chose de farouche, quelque chose d'implacable et en même temps, dans sa jeunesse, quelque chose de fragile. Dès le début, elle montra qu'elle poserait ses conditions. Dans sa première lettre, depuis le Sud de la France, Vladimir lui écrivait : « Et toutes tes lettres sont adorables comme des nuits claires — même celle où tu as si énergiquement souligné quelques mots. » Par la suite, durant la période de leurs rendez-vous vespéraux et de leurs déambulations dans les rues scintillantes de Berlin : « Je n'imagine pas la vie sans toi — bien que tu penses que “cela m'amuse” de rester deux jours sans te voir. (...) Écoute, mon bonheur, tu ne me diras plus que je te fais souffrir ? »

Elle partageait l'émerveillement de Nabokov devant la magie des petits riens de la vie et les trésors de la littérature et il la considérait comme dotée du meilleur et du plus vif sens de l'humour parmi toutes les femmes qu'il avait jamais rencontrées. Mais alors qu'il était naturellement plein de joie de vivre, elle était encline à la mélancolie. Il lui écrit, alors qu'il s'apprête à rentrer de sa tournée de conférences à travers l'Amérique : « Je t'aime, ma chérie. Efforce-toi d'être gaie quand je reviendrai (mais je t'aime aussi quand tu es abattue). » Comme elle le reconnaissait, elle avait un tempérament critique. Elle n'était pas avare de reproches, même envers un homme qu'elle aimait d'un amour aussi inébranlable. Lors de son premier séjour à Paris, où il essaie de nouer des contacts littéraires, il lui écrit : « Mais à quoi bon tout te raconter, si tu considères que je ne fais rien ? » De Londres, où il se rend pour la première fois dans le même but : « Ma chérie, *it is unfair* (comme je te l'ai déjà écrit) de parler de ma légèreté. (...) Je t'en prie, mon amour, ne me fais plus ces reproches enfantins, *je fais ce que je peux**. » De Londres, deux ans plus tard : « Je m'attends à revenir à Paris en laissant le château de Leeds suspendu dans une brume mauve à un pouce au-dessus de l'horizon, mais s'il en est ainsi, crois-moi, ce ne sera pas de ma faute — j'entreprends tout ce qui est en mon pouvoir et dans mes possibilités » et le lendemain : « Ne m'écris pas sur “*don't relax*” et sur l’“*avenir**” — cela ne fait que me rendre nerveux. Mais je t'adore. »

Cette dureté pouvait bien entendu être dirigée contre d'autres personnes. Si T. H. Huxley était le bouledogue de Darwin, Véra était celui de Vladimir, bien que sous l'aspect d'un lévrier. Mais que Nabokov ait bâti sa vie autour du soutien indéfectible de Véra révèle un aspect de son caractère qui n'est pas souvent reconnu.

Son œuvre fut accueillie avec un enthousiasme croissant tout au long des années 1920 et 1930, comme le relatent ses lettres, où un certain embarras s'ajoute souvent à une fierté légitime, mais il ne recherchait jamais les acclamations pour elles-mêmes. Il aimait les interlocuteurs indépendants plutôt que déférents : l'acérbe Khodassévitch, le pugnace Edmund Wilson, la bouillante Ellendea Proffer, l'incontrôlable Alfred Appel. Notoirement irrespectueux envers les autres, y compris parfois envers Shakespeare, Pouchkine et Joyce, sans parler de Stendhal, Dostoïevski, Mann, Eliot ou Faulkner, Nabokov témoigne dans ses lettres à Véra d'une haine pour toute forme de servilité envers l'appartenance sociale, le pouvoir, la fortune ou la réputation. Il commente rarement l'actualité, mais un article de 1926 le met en fureur : « Le président finlandais a rendu visite au président letton et à ce propos, dans l'éditorial de *Slovo*, il y a huit fois l'expression "les invités de marque", "nos invités de marque" en quarante-six lignes. Quels lèche-bottes ! » Son aversion pour la suffisance lui inspire un portrait accablant et cocasse du critique André Levinson et de sa famille en extase devant lui, ou des piques contre Alexandre Halpern « qui n'est pas très agréable et se meut précautionneusement pour ne pas répandre sa précieuse personne, dont il est plein », contre Kissa Kouprine et son sourire du genre « Parlons de moi », ou encore contre Sofia, la sœur de Véra, dont il rapporte avec un dégoût fasciné le prodigieux égocentrisme et la prétention. Il reste ami avec le romancier Mark Aldanov, mais déplore qu'« il semble boire les éloges ». Nabokov était capable d'accueillir le succès avec une exubérance juvénile, au point de faire un saut périlleux au sortir d'une réunion amicale à Berlin, un soir où il avait été couvert d'éloges, mais tout en faisant tournoyer son corps, il ne se laissait pas tourner la tête (« encore des louanges, des louanges... cela commence à me rebuter : ils sont allés jusqu'à dire que j'étais "plus fin" que Tolstoï. Ce sont de pures inepties ») ; « Pour ne pas me sentir ensuite gêné (comme c'est arrivé avec mes lettres de Paris quand je les ai relues), je me refuse désormais à rapporter tous les compliments directs et indirects que je reçois » ; Gabriel Marcel « veut que je répète ma *conférence** (qu'il loue exagérément) ». Il pouvait être critique vis-à-vis de

ses œuvres de jeunesse ou même récentes (« Je ne sais pas ce que donnera aujourd'hui *Mlle O** — je crains que ce ne soit long et ennuyeux » ; « Je me fiche complètement de ces excréments français que j'ai produits ! »). Ceux qui confondent Nabokov avec ses héros imbus d'eux-mêmes — Hermann, Humbert, Kinbote et Van Veen — devraient revoir leur opinion. La vanité est sa cible et non son état d'esprit.

Bien qu'il lui arrive évidemment d'être exaspéré ou cassant, Nabokov se montre dans ses lettres naturellement généreux et bienveillant dans ses appréciations : « Et avec ses yeux saillants qui semblent sortir de leurs orbites sous la pression de ses joues (maladivement creuses), il est très charmant » ; « Je suis entouré de centaines de gens très gentils » ; « Il s'est révélé être un brave homme débonnaire et conciliant ». Dans le métro de Paris : « J'ai une fois demandé à un contrôleur ce qui brillait si joliment dans les marches en pierre — comme des cristaux de quartz dans du granit — et il s'est alors mis à m'expliquer et à me montrer avec une étonnante obligeance — me faisant en quelque sorte *les honneurs du métro** — où il fallait se placer et comment regarder pour admirer le scintillement sous son meilleur angle ; si j'avais décrit cela, on m'aurait dit : c'est une invention. »

Comme tous les lépidoptéristes de son époque, Nabokov épinglait les papillons qu'il avait attrapés après les avoir tués et étendus, ce qui amena par la suite bien des écrivains réputés à l'affubler du surnom de Vlad l'Empaleur. Mais dans ses lettres à Véra, qui adorait les animaux (ils faisaient des dons à la Société de lutte contre la vivisection), il laisse apparaître à maintes reprises sa tendresse pour les animaux, sa compassion ou son admiration :

Je sauve les souris, il y en a beaucoup dans la cuisine. La domestique les attrape : la première fois qu'elle en a attrapé une, elle a voulu la tuer, mais je l'ai prise, l'ai emportée dans le jardin et l'y ai lâchée. Depuis, on m'apporte toutes les souris en ricanant : « *Das habe ich nicht gesehen.* » J'en ai déjà libéré trois, mais peut-être est-ce toujours la même. Elle n'est sans doute pas restée dans le jardin.

Quel chat ils ont ! C'est quelque chose d'absolument stupéfiant. Un Siamois beige foncé ou *taupe** avec des pattes chocolat (...) et ses magnifiques yeux bleu clair qui virent au vert transparent quand vient le soir, et la délicatesse pensive de sa démarche, une sorte de divine circonspection dans ses mouvements. Un prodigieux animal sacré et tellement silencieux — on se demande ce qu'il regarde de ses yeux emplis jusqu'au bord d'eau de saphir.

Comme leur petit chiot paraît léger et docile — hier, il a fourré sa tête dans ma poche latérale et y est resté coincé, après avoir régurgité un peu de lait bleuâtre.

Il fait preuve de la même tendresse vis-à-vis des enfants. C'est lui qui nous fournit une transition naturelle : « Il y a un chat sur chaque radiateur et dans la cuisine jappe un bébé chien-loup de vingt jours. Et comment va notre petit chiot [c'est-à-dire Dmitri] ? Cela m'a fait une drôle d'impression de ne pas entendre ce matin sa petite voix passer dans tes bras devant ma porte. » Deux jours plus tard, toujours depuis la maison des Malevski-Malévitch à Bruxelles :

Ici, le domestique, qui s'appelle Boronkine, a un visage mélancolique, mais il est très gentil, s'occupe beaucoup du chiot et cuisine à merveille. Je regarde beaucoup les bébés : ici toutes les poussettes ont des roues épaisses. Je me suis réveillé hier *en sursaut**, persuadé que mon petit garçon était enfermé dans ma valise et qu'il fallait l'ouvrir immédiatement, sinon il risquait d'étouffer. Écris-moi vite, mon amour. Tap tap tap contre le pied de sa chaise haute chaque matin. Je sens qu'en mon absence sont en train d'éclore de nouveaux mots.

« Je me sens douloureusement vide sans toi (et sans notre petit garçon tiède et portatif). » Et deux jours plus tard, à nouveau :

Et lui, mon petit ? Certaines sensations me manquent physiquement, la laine de ses petites brides, quand je le déboutonne et le boutonne, ses petits genoux, la soie sur le dessus de sa tête contre mes lèvres quand je le tiens au-dessus du pot, les trajets dans l'escalier avec lui dans mes bras, les courts-circuits de bonheur quand il passe son bras par-dessus mon épaule.

Il était fasciné par la beauté des enfants, par leur vitalité, leur vulnérabilité. Le fils de son cousin Sergueï : « Comme le petit Niki est mignon ! Je ne pouvais pas m'en détacher. Il était couché, tout rouge, les vêtements en désordre, avec une bronchite, entouré d'automobiles de toutes les couleurs et de toutes les tailles. » Ou le fils « très attachant » de sa sœur Olga : « J'ai versé mon obole pour l'achat de vêtements pour Rostislav. Le seul mot qu'il prononce est "oui", avec beaucoup de conviction et une quantité de fois à la suite "da, da, da, da, da", affirmant son existence. »

Ou encore la famille de son ami Gleb Struve :

Trois de ses enfants ressemblent à leur père, très laids, avec de gros nez couverts de taches de rousseur (l'aînée est cependant très *attractive*). Et le quatrième, un garçon d'une dizaine d'années, ressemble aussi à son père, mais à un autre : absolument charmant, un physique très

délicat, avec quelque chose de vaporeux, un Boticelli — vraiment adorable ! Ioulenska est toujours aussi bavarde et sale, elle est entichée de scoutisme, porte une jaquette marron et un chapeau à larges bords avec un élastique. Il n'y a pas eu de thé à l'heure habituelle et le « dîner » consistait en *koulitch* et en *paskha* (très mauvais) — c'est tout ce que les enfants ont eu, et ceci non par manque d'argent, mais par laisser-aller.

L'intérêt que Nabokov porte aux enfants transparaît dans les personnages de David dans *Brisure à senestre*, de Lolita, de Lucette dans *Ada*. Rien ne pourrait être plus éloigné de Humbert épiant les écolières que le regard de Nabokov sur la plus petite et la plus frêle des élèves d'un cours de gymnastique qu'il voyait par la fenêtre de sa pension : « Le professeur frappait dans ses mains et les élèves — absolument minuscules — couraient et sautaient en cadence. L'une d'elles, la plus petite, restait tout le temps à la traîne, s'embrouillait et toussait tout doucement. »

III

Sur la jaquette des *Lettres choisies, 1940-1977* de Nabokov, John Updike écrivait : « Où que vous plongiez, le plaisir est immédiat ! Et vraiment, quel homme profondément raisonnable et convenable. » Bien que ces lettres à Véra révèlent encore bien plus sur l'homme, que nous permettent-elles de découvrir sur l'écrivain ? Cela dépend, bien sûr, du lecteur, mais il y a certaines choses qui me frappent. La mobilité, les rapides changements de sujet, de ton et de point de vue, par exemple pour anticiper un instant la réaction de Véra, ou rendre le parler spécifique d'un interlocuteur, d'un critique, ou camper un Sirine héroïque :

Je barbote en ce moment dans les eaux troubles de la scène 6. Je suis si fatigué que j'ai l'impression que ma tête est un jeu de quilles — et je n'arrive pas à m'endormir avant cinq ou six heures du matin. Dans les premières scènes, il y a un millier de remaniements, de suppressions et d'ajouts. Et en fin de compte, je serai récompensé par un sarcasme de plus : « ... n'est pas dépourvu de talent poétique, mais il faut reconnaître... », etc. Et par-dessus le marché, tu te tais...

Mais pas question ! Je ferai si bien mes preuves que les dieux se jetteront en arrière en se protégeant de leurs coudes... De deux choses l'une : ou ma tête va éclater, ou c'est le monde. Hier j'ai mangé de l'oie. Le temps est glacial : les fumées roses montent tout droit et l'air a un goût de canneberge au sucre.

Son esprit ludique colore non seulement l'expression de sa tendresse, mais même ses reproches (« Je vais sortir acheter des timbres ce n'est pas bien que tu m'écrives si rarement et un rasoir Gillette ») et ses stratagèmes pour déjouer la vigilance d'Hitler. En 1936-1937, pour informer son épouse juive, restée à Berlin, des sommes que lui rapportent ses séances de lecture et ses publications à l'étranger et de l'argent qu'il envoie à Prague ou met de côté pour Véra grâce à un intermédiaire, il s'invente des prête-noms occasionnels ou récurrents — Grigori Abramovitch, Viktor, Calmbrood — et désigne les montants que ces personnages ont gagnés par des noms de code qui peuvent varier d'une fois sur l'autre : livres, revues, pages, colonnes, papillons, ou même « sémioulioudivovitchs » (comme Véra connaissait Sémione Lioudvigovitch Frank et que Vladimir écrivait de Bruxelles, elle pouvait deviner qu'il s'agissait de francs belges).

Ses expressions imagées ont le pouvoir de transformer en régal l'obligation qu'il avait en 1926 de rendre compte des détails pratiques de chaque journée (« Le temps n'était pas mauvais au début : voilé, mais tiède, le ciel bouilli était couvert de peaux mais en les écartant à la petite cuiller, on apercevait un bon petit soleil, donc j'ai mis mon pantalon blanc ») ; d'amplifier la tonalité romanesque (« Tu es entrée dans ma vie, non comme on rend une visite (tu sais, "sans ôter son chapeau"), mais comme on arrive dans un royaume où toutes les rivières attendaient ton reflet et toutes les routes, tes pas ») ; d'immortaliser une vue ou une personne (« Bounine ressemble tellement à une vieille tortue décharnée qui tend son cou gris et fibreux avec un pli à la place de la pomme d'Adam et qui remue en mâchonnant son antique tête aux yeux ternes ! ») ; ou encore d'atténuer l'irritation causée par la bureaucratie des contrôles frontaliers (« mon visa allemand — ce lichen sur le mur de mon passeport délabré »).

Il observe tout d'un regard fasciné — animaux, plantes, visages, caractères, façons de parler, ciels, paysages, vie urbaine (« Le métro empeste comme entre les orteils et on y est aussi serré. Mais j'aime bien le claquement des tourniquets métalliques, les graffiti sur les murs ("*merde**") , les brunes aux cheveux teints, les hommes qui sentent le vin et les noms sonores et figés des stations »). Le remarquable mélomane et psychologue Oliver Sacks cite à juste titre Nabokov comme un cas d'amusie (« La musique, j'ai le regret de le dire, reconnaît-il dans son autobiographie, me fait purement et simplement l'effet d'une succession arbitraire de sons plus ou moins irritants »), mais les lettres ne le montrent

pas moins capable d'apprécier la musique quand les circonstances s'y prêtent : « De retour à la maison, j'ai lu pendant une petite heure, pendant qu'un "haut-parleur" diffusait une étonnante musique de danse. Langueur du saxophone aux accents de violon, pirouettes flûtées, battement régulier des cordes » ; « nous sommes allés voir des tziganes dans un très sympathique petit établissement russe, *Au papillon bleu**. Nous avons bu du vin blanc et écouté des chants vraiment magnifiques. De vraies tziganes plus Poliakova. »

Les lectures éclectiques de Nabokov sont imprévisibles : qu'il relise Flaubert, Proust ou Joyce n'a rien d'étonnant, mais on est surpris de le voir aussi se forcer à lire de la littérature soviétique ou se passionner pour Henri Béraud, Ralph Hodgson ou Arnold Bennett. Plus précieuses encore sont les indications que nous donnent les lettres à Véra sur son travail d'écrivain. Elles nous font voir son énergie créatrice, la pléthore de projets — poèmes, pièces, nouvelles, mémoires, scénarios, traductions — qui surgissent et disparaissent comme des feux follets autour de la forêt de ses œuvres achevées. Tandis que la plupart des lettres remontent à une époque trop précoce pour éclairer les grandes œuvres anglaises ou même ses grands romans russes les plus aboutis — il est tout simplement trop occupé à établir des contacts et élaborer des projets pour avoir beaucoup de temps à consacrer à l'écriture lors de ses séjours à Paris et à Londres dans les années 1930 —, les lettres des années 1920 montrent l'intensité de son travail sur *la Tragédie de Monsieur Morn*, sa première œuvre longue, ainsi que la genèse et la composition de deux poèmes, dont l'un de ses meilleurs. L'étrange idée d'une nouvelle sur une chambre aboutit (et aide maintenant à le comprendre) au poème « La chambre ». Particulièrement éclairante est la genèse du poème « Bruit doux » (« Tikhi choum »), que l'on peut suivre intégralement, depuis le sentiment de frustration initial jusqu'à l'accomplissement. Nabokov avait été la vedette de la première Journée de la Culture russe à Berlin en 1925 et il voulait l'année suivante surpasser ce succès en présentant quelque chose de nouveau. À quelques jours de la célébration, il ressent tout d'abord l'angoisse de n'avoir rien de prêt, puis un ébranlement rythmique annonciateur d'un poème, puis du dégoût devant ses premières ébauches et leurs clichés nostalgiques issus d'une imagination temporairement bloquée. Puis des impressions récentes, dont celle d'une formidable averse décrite dans les lettres des jours précédents, avant la conception du poème, des souvenirs plus anciens et des impressions du

quotidien, comme le bruit persistant de la chasse d'eau, se cristallisent sous forme de bribes qui deviennent ensuite des strophes s'imposant progressivement à lui avec une insistante croissante, au moment où il s'endort, où il se réveille, où il marche vers la maison de son élève, jusqu'à ce qu'il finisse par les coucher sur le papier pendant une visite à la cousine de Véra, par les apprendre par cœur et par recevoir un accueil triomphal, avec *bis* et rappels, à la Journée de la Culture russe.

Nabokov écrivait ses lettres pour Véra et non pour ses futurs lecteurs, comme nous pouvons le voir le plus clairement dans ses lettres de 1926, quand il tient sa promesse de donner un compte rendu quotidien de ses repas, des vêtements qu'il porte et de ses activités. À ce titre, ses lettres à Véra contrastent avec celles à Edmund Wilson où, bien que dans le feu de la discussion, il soit avant tout motivé par leurs affinités et leurs différends littéraires, il ne pouvait pas ne pas être conscient qu'elles seraient un jour publiées. À la fin des années 1960, il était probablement l'écrivain vivant le plus célèbre. Quand Andrew Field, l'auteur du premier ouvrage critique à large diffusion sur Nabokov, entendit Vladimir et Véra dire en 1968 qu'ils avaient reçu de Prague les lettres de Nabokov à ses parents, il leur demanda s'il pouvait entreprendre une biographie. Ils approuvèrent son projet et quand Field arriva à Montreux fin 1970, ils avaient photocopié ces lettres en supprimant certains passages personnels, et quelques-unes des lettres à Véra, notamment celles de 1932 qui montraient l'accueil fait à Nabokov dans le Paris littéraire à la fois russe et français. Ils en supprimèrent également certains passages, mais en revanche, Nabokov y nota pour Field l'identification de certaines des personnes mentionnées. Peut-être est-ce avant l'arrivée de Field que Véra détruisit ses propres lettres.

Nabokov écrivit *presque* toutes ses lettres à Véra sans guère songer que la postérité pouvait regarder par-dessus son épaule. Mais en avril 1970, à Taormina, sachant que Field allait entreprendre sa biographie et qu'il prendrait connaissance de certaines de ses lettres à Véra, Nabokov, lorsque pour la dernière fois il passa plusieurs jours sans Véra (mise à part la série de séjours forcés qu'il fit dans les hôpitaux des environs en 1970), ne put s'empêcher, dans sa première lettre adressée à Montreux, d'écrire en pensant à une audience plus large. Cette lettre allie magnifiquement le style de ses écrits publics de la dernière période — sa veine parodique, poétique,

sa vivacité et ses jeux de mots — et son dialogue intime avec Véra. Contrairement à bien des lettres antérieures, qui reflètent la tension de leur existence précaire, elle respire la sérénité apportée par la gloire, la richesse, les loisirs et plus d'un demi-siècle de vie commune. Les lettres suivantes de cette dernière série semblent moins tenir compte de la postérité à mesure qu'il reprend l'habitude de ses envois quotidiens à Véra. Alors que celle-ci est sur le point de le rejoindre, elles se terminent par ce qui semble être le pressentiment qu'il n'aura sans doute plus d'autre occasion d'écrire juste pour elle, jour après jour :

Maintenant, je t'attends. En un sens, je regrette un peu que cette correspondance prenne fin, je t'embrasse, je t'adore.

Je vais noter mon linge et ensuite, vers neuf heures, je pars pour la collecte.

Notes

- [1.](#) Voir la chronologie pour les événements majeurs de la vie des Nabokov. Les personnages littéraires et historiques mentionnés ici sont brièvement identifiés dans les Notes lors de leur première apparition dans les lettres. Voir l'index pour y trouver leur première occurrence.
- [2.](#) Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Note de la traductrice

Les lettres à Véra ont toutes été écrites en russe, à l'exception d'une petite carte de janvier 1974, et sont ici traduites du russe. L'appareil critique (préface et annexe une de Brian Boyd, introduction de Gennady Barabtarlo à l'annexe deux, chronologie et notes établies par Brian Boyd et Olga Voronina) est traduit de l'anglais.

Durant près d'un demi-siècle, Nabokov fait preuve dans ces lettres d'une inventivité poétique, d'une vivacité et d'un humour qui ne se démentent pas au cours des années. D'allure spontanée, ses lettres donnent l'impression d'être écrites au fil de la plume, mais elles sont parfois construites de façon à surprendre sa lectrice ou à créer un effet de suspense, comme dans la lettre du 8 juin 1926, où il diffère à grand renfort de digressions le récit de son succès lors de sa première lecture publique, ou dans celle du 11 juin 1926, lorsqu'il insère un reproche au beau milieu d'une phrase (« Je vais sortir acheter des timbres ce n'est pas bien que tu m'écrives si rarement et un rasoir Gillette »). Afin de respecter le mouvement de son écriture, où abondent parenthèses et incisives, nous avons conservé autant que possible la ponctuation d'origine, notamment les nombreux tirets caractéristiques de son style épistolaire.

L'écrivain multiplie, dans ses lettres quotidiennes de 1926, les petits noms tendres et fantaisistes : noms d'animaux, mais aussi mots forgés à l'aide de divers diminutifs (Truffette, Ronronette, Souriceau, mon souriss-sôôh, ou « petites livres », allusion au fait que Véra, amaigrie, doit reprendre du poids dans sa maison de repos) ; il joue avec les toponymes : Marienbad devient « Les domaines de Maricha » et la rue Las Cases, la rue La Skaz, du mot russe *skazka*, « conte », qui est le titre d'une de ses nouvelles. Dans les années 1930, il désigne les sommes que lui rapportent ses publications et soirées de lecture à l'étranger par des noms de code : « sémionelioudvigovitchs » (formé sur le prénom et patronyme d'un philosophe russe établi à Bruxelles) pour les francs belges, « pages tchèques » pour les couronnes tchèques envoyées à sa mère à Prague, ou ailleurs « papillons » ou encore « feuillets ».

Comme dans ses romans, Nabokov affectionne les jeux de mots et néologismes bilingues (« j'américaniserai » pour « j'irai en Amérique », « glimpsée », du verbe anglais *to glimpse*, pour « aperçue ») ; il s'amuse parfois à traduire mot à mot en français des expressions idiomatiques russes (« Comment tu regardes sur ça ? », « Rien à soi ? » pour « Qu'en penses-tu ? » et « Ça alors ! »), invente des noms russo-latins de papillons, rebaptise Mickey Mouse *Mus disneyi* et appelle systématiquement « mon Grec » le psoriasis dont il souffre à Paris en 1937. Toutes ces facéties multilingues sont expliquées dans les notes, ainsi que certains passages obscurs dans l'original. On trouvera également dans les notes, outre des précisions éclairant le contexte, la traduction des phrases en anglais dans le texte russe et l'identification des personnes désignées dans les lettres par leurs initiales, leur prénom, surnom ou prénom et patronyme.

Les noms propres russes sont orthographiés selon l'usage français (sans apostrophes pour les signes mous), sauf dans la bibliographie, et la forme féminine des noms de famille qui, en russe, s'accordent en genre et en nombre, a été conservée. L'on sait que Nabokov préconisait de dire en anglais *Anna Karenin* et non *Anna Karenina*, mais il est courant en russe de désigner une femme par son seul nom de famille et c'est souvent le cas dans les lettres à Véra. En l'absence de prénom, le choix de la forme masculine aurait conduit ici à alourdir le texte de « Mme » ou « Mlle » absents dans l'original. En outre, l'écrivain n'aurait pas appelé « Madame » des personnes proches qu'il désigne par leur seul nom de famille, alors qu'il utilise le mot de temps en temps pour évoquer de simples connaissances, marquant par là une distance parfois ironique. Nous avons donc maintenu partout les désinences féminines en *-a* ou *-aïa*, comme c'est déjà l'usage en France lorsqu'il s'agit de femmes écrivains (Akhmatova, Tsvétaïéva, Berbérova). Seules exceptions à cette règle : Véra Nabokov et Nathalie Nabokov, connues sous ce nom en France puis aux États-Unis.

Lorsque Nabokov évoque ses séjours à Prague, où il se rend pour voir sa mère et ses sœurs, il désigne toujours le pays par le mot russe « Tchékchia » et non « Tchékoslovaquie », qui était le nom officiel depuis 1918. Nous n'avons pas jugé bon de le corriger : de même qu'il reste fidèle à l'orthographe russe d'avant 1918, Nabokov continue à utiliser l'ancien nom, au demeurant plus court. Bien qu'avant cette date le pays se soit appelé en français Bohême (*Königreich Böhmen* en allemand), nous avons

opté pour « Tchèque » afin de rester dans la sphère slave de l'écrivain, même si c'est en français un anachronisme.

Les titres des romans et nouvelles de Nabokov mentionnés dans les lettres sont ceux des traductions publiées en France (« L'Aurélien » pour « Pilgram », *la Méprise* pour *Otchaïanié/Despair*), sauf lorsqu'il en donne une autre variante en français (*la Course du fou* pour la première traduction de *la Défense Loujine*). Nous avons conservé ses abréviations (*Morn* pour *la Tragédie de Monsieur Morn*, *Mlle O* pour « Mademoiselle O », « Fialta » pour « Printemps à Fialta », etc.).

La plupart des poèmes joints aux lettres étaient inédits en français. Ils sont de facture classique, à l'exception des minuscules en début de vers. La traduction donnée dans ce livre privilégie le rythme et les images sans chercher à recréer de rimes. Les quelques cas où a été reprise une traduction déjà existante sont signalés en note.

Au début de chaque lettre figurent entre crochets une abréviation précisant le type de support (voir liste des abréviations p. 9), la date, précédée par « c. » (*circa*) quand elle est approximative, et au besoin les lieux de destination et d'expédition. Quand la date est présente dans la lettre, elle est répétée plus bas sous sa forme d'origine.

L. T.

Lettres à Véra

19231

[LAS, 2 pp.]

[c. 26 juillet 1923]

[À : Berlin]

[Domaine de Beaulieu, Solliès-Pont, Var, France]

Je ne le cacherai pas : j'ai tellement perdu l'habitude d'être, disons, compris, qu'aux premiers instants de notre rencontre, j'ai eu l'impression que c'était une plaisanterie, un leurre de carnaval... Et ensuite... Mais il y a des choses dont il est difficile de parler, de peur que le contact des mots n'efface leur merveilleux pollen... On m'écrit de chez moi en me parlant de fleurs mystérieuses. Tu es adorable...

Et toutes tes lettres sont adorables comme des nuits claires — même celle où tu as si énergiquement souligné quelques mots. Je l'ai trouvée avec la précédente à mon retour de Marseille, où j'ai travaillé au port. C'était il y a deux jours — et j'ai décidé de ne pas te répondre avant que tu ne m'écrives encore. Une petite ruse...

Oui, j'ai besoin de toi, mon conte de fées. Car tu es la seule personne avec laquelle je puisse parler — de la nuance d'un nuage, du chant d'une pensée, la seule à qui je peux dire qu'aujourd'hui, en partant travailler, j'ai regardé en face un grand tournesol et il m'a souri de toutes ses graines. Il y a un minuscule restaurant russe dans le quartier le plus sale de Marseille. C'est là que je prenais mes repas avec des marins russes et personne ne savait qui j'étais ni d'où je venais et je m'étonnais moi-même d'avoir porté autrefois une cravate et des chaussettes fines. Les mouches tournaient au-dessus des taches de borchtch et de vin, de la rue parvenait la fraîcheur aigrette et la rumeur du port nocturne. Et tout en écoutant et en regardant, je pensais que je savais Ronsard par cœur et connaissais les noms des os du crâne, des bactéries, de la sève des plantes. C'était étrange.

J'ai très envie d'aller en Afrique et en Asie : on m'a proposé une place de chauffeur-mécanicien sur un bateau qui part pour l'Indochine. Mais deux choses m'obligent à rentrer pour un certain temps à Berlin : la première, c'est que maman se sent vraiment très seule et la seconde... c'est un secret, ou plutôt un mystère que j'ai terriblement envie d'élucider... Je pars le 6, mais je m'arrêterai un certain temps à Nice et à Paris, chez un camarade de Cambridge. Tu le connais sans doute. J'arriverai donc à Berlin le 10 ou le 11... Et si tu n'y es pas, je te rejoindrai, je te trouverai... À bientôt, mon étrange joie, ma tendre nuit. Voici des poèmes pour toi :

SOIR

Tu m'appelles — et dans le grenadier un bébé chouette
jappe comme un petit chien.
Si seule et si sonore est dans le ciel du soir
la lame courbe de la lune

Tu m'appelles — et l'azur de la source murmure :
l'eau est fraîche comme ta voix
et dans le pot de terre au vernis irisé
la lune s'enfonce en tremblant.

вернуться на время в Берлин: первая — то, что может
быть очень одиноко приходится, — вторая ... тайна — или
вторые тайны, которую мне мучительно хочется
разрешить... | Выпущаю я в 6²⁰ — но к какой-то
приблуду в Минск и в париж — ту геловку с
которыми я учился вместе в Самбидже'го. Ты
второй раз знаешь его? Маним обраться в Берлин
я буду 10²⁰ или 11²⁰... Ты если тебе не будет там
я крикну к тебе, — найду... Бо. спасибо, моя
странная радость, моя потная кожа. Вот тебе стихи:

Вечер

Звешь, — а в деревне уранатовомь совенковь
поламвается, как шенокь.
Вь вечерней вышине такь одиноко и звонко
луна цогнутый клинокь.

Звешь — и шешет клювь вечерню падуру:
как голос твой, вода свята —
и вь мильной кубине, лоснящийся гладуру,
луна вонзается, дрожа.

Зной

Я стерь со лба убойны капель тучных
и навзничь легь на скользяй теплий скать,
двь голосах сплюснутых никадъ
грекло солнце вь восенкахъ пахучихъ.

И я поплывь вь поглающую тьму
дне южнана, — подъ пьяный мескь тиктана,
подъ лепета флейты — и ротъ пурпурный Кака
притался жадно кь сердцу моему.

Я здьсь очень много написал. Между прочим — Дэн Драмы
"Эвдушка" и "Нолься". Первая будет вь альманахь
"Гамалон" — вторая вь студ. альман "Русскы мхали".

В.

CHALEUR

Essuyant de mon front les gouttes âpres et brûlantes,
je me suis allongé sur le coteau glissant

et chaud, où par la voix des cigales aplaties
le soleil stridulait dans les pins odorants.

Et j'allais dérivant dans la chaleur opaque
au son du battement ivre du tympanon,
du murmure des flûtes, et la bouche écarlate
de Pan avidement s'est posée sur mon cœur.

J'ai beaucoup écrit ici. Entre autres, deux drames : *le Grand-père et le Pôle*. Le premier paraîtra dans le recueil *Gamaïoun* et le second dans le prochain numéro de *Rousskaïa mysl*.

V.

[LAS, 4 pp.]

[8 novembre 1923]

[A : 41, Landhausstrasse, Berlin W.]

[Berlin]
8-xi-23

Mon bonheur, mon merveilleux bonheur doré, comment t'expliquer à quel point je suis tout à toi — avec tous mes souvenirs, mes poèmes, mes élans, mes tourbillons intérieurs ? T'expliquer que je ne peux pas écrire un mot sans entendre la façon dont tu vas le prononcer, ni me souvenir du moindre détail de mon passé sans éprouver le regret — si vif ! — que nous ne l'ayons pas vécu ensemble, qu'il s'agisse de tout ce qu'il y a de plus intime, de plus ineffable, ou simplement d'un coucher de soleil au détour d'une route — tu comprends, mon bonheur ?

Et je sais : je ne peux rien exprimer avec des mots, et au téléphone, c'est encore pire. Parce qu'avec toi il faut parler une langue merveilleuse, comme on parle, par exemple, à ceux qui ne sont plus là — merveilleuse, tu comprends, par sa pureté, sa légèreté et sa justesse de ton, mais moi, *je*

patauge horriblement. Car tu peux être blessée par de vilains diminutifs, tellement tu es sonore comme l'eau de la mer, ma belle et bonne.

Je jure — et cette tache d'encre n'a rien à voir avec cela —, je jure par tout ce qui m'est cher, tout ce en quoi je crois — je jure que je n'ai jamais aimé comme je t'aime, avec une telle tendresse — jusqu'aux larmes — et avec un sentiment aussi radieux. Sur cette feuille, mon amour, j'avais commencé à écrire (Ton visage ent) un poème pour toi et il est resté une petite queue incongrue qui m'a fait trébucher. Et je n'ai pas d'autre papier. Je souhaite par-dessus tout que tu sois heureuse et il me semble que ce bonheur, je pourrais te le donner — un bonheur simple, ensoleillé — et pas tout à fait ordinaire.

Et tu dois me pardonner ma petitesse, le fait que je pense avec répugnance à la façon dont je vais expédier demain — *practically* — cette lettre, alors que je suis prêt à te donner tout mon sang s'il le fallait — c'est difficile à expliquer et cela semble plat, mais c'est ainsi. Voici ce que je vais te dire : mon amour pourrait emplir dix siècles de feu, de chants et d'exploits — dix siècles entiers, immenses et aériens, pleins de chevaliers gravissant des montagnes ardentes, de géants légendaires, de Troies en fureur, de voiles orange, de pirates et de poètes. Et ce n'est pas de la littérature, car si tu relis attentivement, tu verras que les chevaliers sont gras.

Non, je veux simplement te dire que je n'imagine pas la vie sans toi — bien que tu penses que « cela m'amuse » de rester deux jours sans te voir. Et tu sais, il paraît que ce n'est pas du tout Edison qui a inventé le téléphone, mais un autre Américain, un brave homme dont tout le monde a oublié le nom. C'est bien fait pour lui. Écoute, mon bonheur, tu ne me diras plus que je te fais souffrir ? Comme j'ai envie de t'emmener quelque part avec moi — tu sais, comme faisaient les brigands autrefois : un chapeau à larges bords, un masque noir et un tromblon à canon évasé. Je t'aime, je te veux, j'ai insupportablement besoin de toi... Tes yeux qui brillent d'émerveillement, quand, la tête rejetée en arrière, tu racontes quelque chose de drôle, tes yeux, ta voix, tes lèvres, tes épaules — si légers, si lumineux...

Tu es entrée dans ma vie, non comme on rend une visite (tu sais, « sans ôter son chapeau »), mais comme on arrive dans un royaume où toutes les rivières attendaient ton reflet et toutes les routes, tes pas. Le destin a voulu

corriger son erreur, comme s'il me demandait pardon pour toutes ses tromperies précédentes. Comment pourrais-je te quitter, mon conte de fées, mon soleil ? Tu comprends, si je t'aimais moins, je devrais partir. Mais ainsi, cela n'a pas de sens. Et je n'ai pas non plus envie de mourir. Il y a deux sortes de « advienne que pourra ». La variante fataliste et la variante volontaire. Pardonne-moi, mais c'est la seconde qui me fait vivre. Et tu ne peux pas me retirer ma foi en ce à quoi j'ai peur de penser, tant ce bonheur serait immense... Voici encore une petite queue :

Oui, la lenteur surannée des discours
simples comme l'acier... Mais le cœur est ardent :
de l'acier trempé par l'envol...

C'est un petit morceau de mon grand poème que je n'y ai pas inclus. Je l'ai noté pour ne pas l'oublier et maintenant, il est là comme une écharde.

Je t'écris tout cela allongé sur mon lit, ma feuille posée sur un énorme livre. Quand je travaille tard dans la nuit, l'un des portraits accrochés au mur (sans doute une aïeule de notre propriétaire) me fixe d'un air très désagréable. Je suis content d'être arrivé au bout de la petite queue, elle me gênait beaucoup.

Bonne nuit, mon amour...

Je ne sais pas si tu parviendras à lire cette lettre chaotique... Mais cela ne fait rien... Je t'aime. Je t'attendrai demain soir à 11 h du soir, sinon téléphone-moi après 9 heures.

V.